

Jubilé de Carnoux-en-Provence

A l'occasion des cinquante ans de la création de Carnoux-en-Provence le groupe de lecture (activité culturelle du CPC) a choisi le thème de « *l'exil* » pour présenter cinq livres au cours d'une séance ouverte au public.

Ce groupe composé d'une dizaine de membre a repris à son compte le souhait de celle qui l'a créé en 2008, Maggy Portefaix :

*« A Katulu ? nous désirons partager nos plaisirs de lecture
et nous donner mutuellement envie de lire.*

Aucun genre de livre n'est exclu, aucun plaisir contesté.

Chacun est libre ».

Cinq livres sur l'ÉXIL

Des époques, des auteurs, des histoires de vie, un tour du monde où des hommes face à la dictature, la guerre ont dû « *renaître* » et donnent une très grande leçon de courage, de force vitale et d'optimisme, comme l'ont fait les « *créateurs* » de Carnoux, une manière de leur rendre hommage, nous tous qui avons trouvé dans cette petite ville, la possibilité de créer notre « *nid* ».

50 ans de Carnoux-en-Provence

le cinquantième journal de "KATULU ?"

Le cri des oiseaux fous

Dany Laferriere

L'exil éveille en chacun d'entre nous de très singuliers échos...

Cela peut être des cris rauques ,déchirants comme ceux des oiseaux fous avant l'accouplement. Des cris désespérés et tragiques mais nécessaires.

Ici dans ce roman on peut dire que cette histoire concerne VIEUX OS un jeune homme de 23ans qui raconte son exil, un certain 1^{ER} juin 1976. Ce jour-là il est contraint de quitter son pays Haïti avec « *une petite valise en tôle* ».

Il fuit PORT AU PRINCE sous la menace de « *tueurs sadiques* », les tontons Macoutes, aux ordres du Président DUVALIER.

Vieux Os, en fait, n'est autre que Dany Laferriere car il s'agit bien d'un roman autobiographique dédié à son ami « *GASNER RAYMOND dont la mort a changé ma vie* » nous dit- il.

En effet GASNER a été assassiné, le crâne fracassé pour avoir été un journaliste trop encombrant pour le régime Duvalier et Laferriere son ami intime se trouve désormais sur la liste des futurs victimes.

L'action se déroule en un jour « nuit fatale », en un lieu et s'apparente en cela fortement aux tragédies antiques. L'auteur nous dit :

« *De cette nuit je veux engranger le plus de sensations, d'émotions, d'images pour les emporter avec moi* ».

Je voudrais dans mon propos vous raconter, à la suite de l'auteur, le pays HAITI qui se trouve être un personnage essentiel, évoquer cet Exil, objet de notre réflexion du jour, interpréter enfin ce cri singulier de notre auteur.

HAITI se découvre à nos yeux à travers la déambulation amoureuse et hallucinée de notre héros. La tonalité du livre douloureuse et passionnée est tout de suite perceptible car Vieux Os sait que « tous les événements importants peuvent se retrouver concentrés en une seule nuit, l'amour, la mort, l'exil ».

Cependant avec l'auteur on traverse comme un long travelling la ville de Port au Prince, on l'apprivoise avec ses quartiers pauvres plantés de cabanes, ses quartiers de parvenus aux riches villas PIETONVILLE, on traverse ses jardins silencieux, ses plages éblouies mais où l'on peut y perdre sa vie. On tremble aux pieds de la prison FORT DIMANCHE avec sa gardienne tortionnaire Mme MAX. On s'encanille dans le BORDEL Brise de Mer. On se mêle à la vie bruyante des étudiants, des journalistes dans les trois cinémas qui passent en boucle les mêmes films ! Au conservatoire on assiste à la représentation qui a échappé à la censure ! Dans le studio radio on écoute du jazz Miles Davis sans soupçonner dans l'ombre, l'informateur qui veille !

On découvre les curiosités, par exemple, les bus multicolores dits « taps taps ». On goûte aux spécialités culinaires, banane verte bouillie ou avocat arrosé de sauce piquante.

On fréquente tous les amis de VIEUX OS, Ezékiel, Manu Philippe, le comédien François, les filles SANDRA, LISA. Sandra celle qui lui fait « *l'effet d'une décharge électrique* » et Lisa elle, la pureté. Eros et Thanatos sont embusqués pas loin.

De ce roman se dégage un souffle de jeunesse, de plaisir, de sensualité. L'appétit de culture, le goût de la chair, de l'amitié se mélangent. Il rend hommage à la dispute philosophique comme aux filles de joie Fifine et Mercedes, symboles pour lui de liberté et de plaisir de vivre. D'ailleurs l'une d'entre elle, Chouquette, lui sauvera la vie et Mercedes lui offrira son dernier café, ce qui fait partie de ces « petits rien qui vont lui manquer ». D'ailleurs lorsque l'heure est grave le peuple affiche « *des visages longs comme des jours sans café* » !

Les remarques, les dialogues sont savoureux. Le style est d'une grande fraîcheur et simplicité. Il raconte les rires des filles, l'alcool, la musique. Il décline une carte postale pleine de tendresse et prend cette nuit à témoin de son initiation personnelle et de sa quête d'identité.

Il raconte ses rencontres étranges avec les frères de la nuit, les couloirs du temps, Nil évoque la magie et le surnaturel. « *Toute foi commence par la magie et le surnaturel* ». Haïti abrite les Dieux Africains OZOU, dieu du feu, Erzulie, déesse du désir, Zaka dieu des paysans, Agoué dieu de la mer ». MAIS IL GLISSE vers D'AUTRES VISAGES vers D'AUTRES ATMOSPHERES :

« *Les crocodiles se croisent silencieusement. Des requins entrent. Des léopards sortent. Des tigresses baillent(...) partout cette constante fausse gaieté* ».

Son Haïti est aux mains de sanguinaires, son peuple qu'il aime tant pour sa spontanéité, sa générosité sa dignité est pourtant à la solde d'un tyran. Port au Prince est « *la capitale du faux-semblant et de l'apparence trompeuse* ».

Tout au long de cette nuit il lutte contre son attachement à son pays natal, ses amis, sa mère mais aussi il crie, se révolte : « *Moi je veux vivre. Je préfère vivre de n'importe quelle manière plutôt que de mourir en héros* ». Sa mère le supplie de partir car il sera « *plus utile vivant que mort* ».

Ainsi il y aura exil « Papa DOC a chassé mon père (..) Baby DOC me chasse à mon tour () père et fils exilés ».

Sur les causes et les conséquences de l'exil LAFERRIERE SE MONTRE SANS CONCESSION. Sa critique est cinglante, violente. On retrouve les accents d'un autre auteur MARIE VIEUX CHAUVET.

Si le ton du livre a reflété amour et admiration il exprime aussi l'angoisse. Les heures s'écoulaient avec leur lot d'incertitudes et de dangers. Laferriere sonne les heures 12h02, 12h10, 13h25 comme le glas tout au long de son récit. La menace est

partout « *Les gens sont fous* » ! « *On tue dans ce pays* » ! Il trace un portrait au vitriol de cette réalité dure, cruelle, criminelle. Il énumère le nom des tontons macoutes. Ici : on tue par plaisir, indifférence, coupables ou innocents, pour l'exemple, pour la terreur. L'argent rend fou, la misère mène à tout. Laferrière peint la torture morale, la torture psychologique, la violence sur les corps comme monnaie courante : « *Si vous trébuchez, vous n'aurez pas le temps de vous relever que déjà les tontons macoutes seront dans l'escalier accourant pour vous dépecer vifs* ». L'auteur ne nous épargne pas : viol, crâne explosé, sang répandu.

Sous la dictature DUVALIER il y a le calme c'est à dire « *la paix du cimetière* » qui cache la détresse et la peur.

« *L'État arrête, interroge, emprisonne, torture, fusille* ».

La mort EST CHASSE GARDEE DU POUVOIR. Ici tout doit servir « *à conforter le dictateur dans son fauteuil* ».

La dictature organise une vie sociale où la politique règle tout, elle distribue misère, faim, chômage pour les plus faibles, protège ses alliés. Si les riches sont dispensés de taxes, les pauvres sont privés de médicaments ! Là « *On t'arrête pour une connerie et si tu ne veux pas aller en prison tu dois rendre un petit service, comme participer à un assassinat* »

La dictature a la main mise sur la presse, la radio, le téléphone. TOUT EST SOUS CONTRÔLE INTERDIT, être non partisan c'est être subversif ! être le fils d'un exilé c'est déjà être un opposant ! « *le pouvoir nous veut à sa merci* ». Il observe la meute des chiens comme les colons sont prêts à vous piéger.

Dans ces pages le style de Laferrière est déchirant, angoissant, les heures s'égrènent menaçantes jusqu'au bout. « *Je ne suis plus ici mais je ne suis pas encore là-bas () je découpe mon temps en heures, minutes, secondes () je deviens un obsédé du temps* »

Jusqu'au dernier moment on ne sait pas comment il va échapper aux tontons macoutes. Son intrusion à KING SALOMON STAR cet hôtel symbole « des marécages du pouvoir » où se vautrent « *les chacals assoiffés de sang* » offre un grand moment de terreur : « *je ne veux pas mourir dans cette saloperie de pays () aux mains de ces gens qui ont tué mon ami* ». On ne sait pas deviner comment il sera sauvé, comment il réglera son dilemme fuir ou risquer sa vie. Cela tient du miracle que LEGBA ou LE FRERE DE LA NUIT ou CHOUPETTE l'arrachent à la mort.

L'exil ce ne peut être que la séparation d'une terre natale « *quelle affaire que d'être né dans un tel pays* » ! IL doit fuir « *cette mare aux crocodiles* ».

Ce roman quête de soi insinue combien un pays vous façonne combien il est difficile de trancher entre amour et individualisme entre idéal et pragmatisme entre raison et magie.

La tragédie s'invite dans un décor immuable, banal, ce cri est celui de la folie des hommes. Il doit obéir à cette fatalité « *un morceau de ciel en guise de dessert d'un bleu si pur que ça me fend le cœur. J'ai brusquement envie de pleurer, sans raison* ».

Pas une trace de nuage aujourd'hui et pourtant ce même jour il devra partir sans pouvoir dire adieu à ses amis !

VIEUX OS doit surtout laisser sa mère parmi *« ses lauriers roses au bout de la galerie, face à une tasse blanche, dans une lumière de lune »*.

Il perd en une nuit son identité familiale, son amour de jeunesse avec LISA. Il connaît la torture de l'exil qui est de ne pas faire de son plein gré car *« si on prend l'avion c'est qu'on laisse ici une part de son esprit, l'esprit des lieux »*.

Cet instant du passage de la porte vers l'avion Vieux Os sait que celui *« qui voyage ne revient jamais () car c'est la loi du mouvement perpétuel »*. IL mesure aussi que l'exil est pire que la mort pour celui qui reste. Sa mère fréquente depuis vingt ans les *« marécages de la folie douce »*, celle où *« l'exilé est toujours vivant bien qu'il ne possède aucun poids physique dans le monde réel. Plus de corps, plus d'odeur. Des traits de plus en plus vagues. Il s'efface doucement dans la mémoire des siens »*. Même le son de la voix se perd peu à peu.

Ce roman est touchant pour le cri d'amour adressé à sa mère et l'hymne de gloire lancé à toutes les femmes qui sont les seules en restant qui vaincront le despotisme *« les femmes durent plus longtemps que la dictature »*.

Quant à lui IL AVOUE *« ce que j'aime c'est écrire, je suis un rêveur »* et il choisit DONC la littérature comme arme et son individualisme restera sa dernière cartouche contre le pouvoir et l'injustice.

LAFERRIERRE est devenu depuis un académicien qui nous offre beaucoup avec son amour des mots, ce cri des oiseaux fous plane longtemps dans notre cœur et nous hante avec cette beauté sombre et grave de la dernière nuit avant l'exil.

Nicole

Rêves oubliés

Leonor de Recondo

Dans le cadre de ce Katulu consacré à l'Exil j'ai lu « Rêves Oubliés » de Léonor Recondo . Cet auteur que je ne connaissais pas m'a particulièrement touchée !

Ce livre raconte la vie d'une famille espagnole, obligée de rejoindre la France et de fuir l'Espagne à cause de la guerre civile qui a éclaté dans les années 1936 à 1939.

A - Biographie de l'auteur

Léonor de Recondo est un auteur Français née à Paris le 10 /08/1976. Elle apprend le violon dès l'âge de 5 ans et en devient rapidement virtuose, obtient une bourse Lavoisier à 18 ans et part aux USA. Elle se produit dans les « Talents lyriques » et enregistre des DVD. Musique baroque

Elle publie :

en 2010 son 1er roman « la grâce du cyprès blanc »

en 2012 « Rêves oubliés » .

en 2013 « Pietra Viva » sur Michel Ange

en 2015 « Amours » - Prix des Libraires et RTL

B- Contexte Historique

C'est l'histoire d'une famille qui vivait paisiblement à Aranjuez en Espagne quand la guerre civile éclate.

Aîta, le père de famille est dirigeant dans une fabrique de céramique. Sa femme Ama et ses fils sont à Irùn où vivent ses parents et ses frères et où ils viennent en été habituellement.

Le roman débute de façon assez dramatique par la fuite du père : Aîta pourchassé d'Aranjuez par des révolutionnaires qui lui en veulent d'être « un Directeur, un bourreau d'ouvriers ». Il entend même « j'ai ce qu'il faut pour te tuer ! ».

Aîta n'a qu'une seule préoccupation : rejoindre sa famille, sa femme Ama et ses trois fils, Otzan, Zantzou et Iduri.

« Être ensemble c'est tout ce qui compte... Vous êtes sur mon cœur, je me rapproche de vous ». Mais à Irùn, personne ne l'attend !

La famille comprend également les parents d'Ama ainsi que ses deux frères âgés d'une quarantaine d'années et activistes politiques, activement recherchés.

L' Espagne est en proie à de graves dissensions sociales avec des mouvements sociaux ; on assiste à la création de la CNT basée sur des traditions fédéralistes Communistes et des idées anarchistes.

Cf internet « La guerre d'Espagne est un conflit qui opposa le camp des « nationalistes » à celui des « républicains » . Elle se déroula de juillet 1936 à avril 1939 et s'acheva par la défaite des républicains et l'établissement de la dictature de

Francisco Franco qui conserva le pouvoir absolu jusqu'à sa mort en 1975. Le Pays Basque tombe aux mains des franquistes Puis survint la seconde guerre mondiale. Le 21 Mai 1940 Ama notait dans son carnet :

« Depuis hier nous avons définitivement perdu la guerre. L'Espagne nous ferme ses portes et le dictateur s'assure de longues années de règne où la moindre voix discordante sera muselée ! »

C- le roman

1) Le carnet

Ce roman est donc l'histoire de cette famille, qui en été, vient habituellement à Irun mais le père ne les retrouve pas, ils ont fui à Hendaye car ils risquent d'être tous fusillés !

Là, on commence à sentir monter l'angoisse, les trois enfants suivent leur mère mais ils ont peur.

En fait, la maman Ama, déracinée va tenir un journal secret tout au long de ces jours interminables depuis le 18 août 1936 jusqu'au 2 janvier 1941 où son expression est belle (p178 à 180) en novembre 1949 le roman s'achèvera.

Les pages sont datées et nous découvrons ainsi leur quotidien mais il n'y a aucune révolte, tout est dans la retenue, la justesse ! L'écriture lui permet de comprendre la situation, de la supporter, de maîtriser ses émotions et cela lui fait du bien p34 :

« je ne me plains pas c'est ainsi » dit elle, ou *« J'ai trouvé ce petit carnet dans un tiroir, il était vierge, oublié. J'écrirai chaque jour jusqu'à nos retrouvailles... »*

Pour Ama aussi la vie devient terne, alors qu'ils sont réunis, elle sent le besoin de mettre en mots ses états d'âme :

« je sens qu'écrire pourrait m'aider à mieux comprendre cette situation du moins à l'accepter »

Dans ces pages émouvantes, délicates et poétiques on assiste à la lutte intérieure de cette famille, à sa résistance pour refouler son chagrin et continuer à vivre malgré tout, pour les enfants d'abord puis comprendre que les rêves peu à peu font place à une résignation pour accepter le présent insatisfaisant ! ...

« j'abandonne une partie de moi-même là-bas au pied des orangers. J'y laisse mes rêves et je prie pour que nous restions unis, en vie »

Enfin ils se retrouvent à Hendaye, en terre étrangère mais ensemble.

Les trois enfants ont des personnalités bien différentes mais sont tous artistes ou curieux de tout !

Otzan, l'aîné est attiré par la poésie, la musique, ténébreux et souvent mélancolique ; Zantzu, le second intéressé par les idées, le pourquoi des choses ; Iduri est petit mais aime le dessin, il excellera dans les caricatures.

Tous comprennent qu'ils doivent désormais « organiser une nouvelle vie ici » . Aïta confie aux siens p86

« Je comprends votre peine, nous la ressentons tous. L'abandon de notre passé est un

déchirement qui s'étire un peu plus chaque jour, ne cédon pas aux mirages de la nostalgie ».

2) L'Amour toujours : « Ensemble c'est tout »

Aïta et Ama s'aiment comme par le passé même de plus en plus mais ils ont « *oublié ce qu'ils étaient avant* ». Ils se martèlent :

« être ensemble c'est tout ce qui compte » ou « malgré ces temps orageux et glacial nous sommes toujours là ensemble ».

Cet impératif incontournable devient le leitmotiv tout au long du roman pour se persuader qu'il faut renoncer à la vie là-bas en Espagne, tout cela est fini mais le bonheur d'être réunis doit les aider à survivre et pourquoi pas un jour se refaire une existence insouciant comme avant mais pour l'instant tout est douleur silencieuse et doute !

« Aïta a la force du présent, il déracine d'un coup de pioche les mauvaises herbes et le passé »

Enfin le quotidien, qui est largement décrit, apporte un peu de bonheur :

« La nostalgie est un sentiment bien étrange qui s'attache au plus futile, des petites cuillères, un carton de vêtements mal pliés ».

On sent que la famille se replie sur soi, en 1939, alors que les oncles sont internés au camp de Gurs ils fuient dans une ferme isolée des Landes

D- La Poésie

On a dit de ce livre que c'est un petit bijou et j'en suis bien d'accord ! .

Ce roman est délicieux à lire parce que la poésie s'écoule à chaque phrase, les mots sont choisis, les phrases sont courtes et simples, pudiques, tout en finesse ! J'ai lu :
« ce roman a la pureté du cristal, la douceur d'une caresse... écriture délicate, aérienne, un pur bonheur de lecture »

Pour vous faire goûter à ces belles pages pleines d'émotion et d'amour je vais vous en lire un extrait p178 à180.

Josette J.

Saïgon-Marseille aller simple

Nguyen Van Thanh

L'auteur né en 1921 à Hué au Viet-Nam est décédé à 91 ans, le 2 décembre 2012 à Lattes -Hérault.

Son manuscrit a été découvert par le journaliste Pierre Daum, ancien professeur de Lettres, spécialiste des recherches sur la France coloniale. Aujourd'hui il travaille pour Le Monde Diplomatique. Entre 1999 et 2007 il fut correspondant de Libération à Montpellier.

En 2009 il publie aux éditions Actes Sud : « Immigrés de force, les travailleurs indochinois en France (1939-1952) » et c'est tout naturellement qu'il participe en Arles, en décembre de la même année, à une journée d'hommage de la municipalité aux « travailleurs Indochinois » réquisitionnés en 1939 par la France pour venir en Camargue relancer la culture du riz.

A cette occasion il fit la connaissance de Nguyen Van Thanh. Ils se revirent plusieurs fois et après quelques mois Thanh lui confia qu'il venait d'achever d'écrire ses souvenirs (cela lui avait pris 10 ans).

Dans la préface de ce livre Pierre Dam explique pourquoi il a proposé la publication de ces écrits :

« En parcourant les lignes rédigées par ce vieux monsieur, mon émotion fut immense. Non seulement je recueillais de très nombreuses informations que je ne connaissais pas, mais la façon de raconter de ce jeune auteur de quatre-vingt-dix ans, à la fois tellement sincère et passionnante, rendait la lecture absolument captivante. Nguyen Van Thanh possède en effet une capacité innée à placer avec intelligence son histoire individuelle dans celle, plus vaste, du Vietnam et de l'immigration asiatique en France. »

Dans un « avant-propos » d'une dizaine de lignes Thanh explique :

« J'avoue avoir secrètement souhaité me faire connaître à mes enfants et à leur famille. Réflexions faites, j'ai abandonné cette idée. Je la juge présomptueuse et inopportune. Je n'apporte rien de valable à leur existence. Le souvenir d'un défunt serait moins encombrant ».

I) L'enfance

La première partie du livre est un récit plein d'anecdotes sur la vie familiale de l'auteur, sur la société dans laquelle vivait les élites vietnamiennes dans les années 20. Son père, issu d'une famille de lettrés pauvres, avait accompli de brillantes études de français. Reçu aux concours les plus élevés de la fonction publique « indigène », il avait acquis le titre de mandarin, et exerçait la fonction de sous-préfet de la région de Vinh, à trois cents kilomètres de Hué. Un sous-préfet « indigène », placé sous l'autorité d'un fonctionnaire français, le Résident supérieur, représentant de l'administration coloniale en Indochine.

Quelques exemples de cette société révolue.

- le droit d'aînesse : « *Étant l'aîné, je bénéficiais des privilèges consentis, selon la coutume, par mes parents et par mon entourage* » (domestiques et nourrice). *Une vie de prince écrit-il.*, un « cocon douillet » de fils de mandarin.

Il déteste l'enseignement et fait souvent l'école buissonnière. « j'étais devenu un cancre parfait ». Son père l'emmène à la chasse...C'est tellement plus intéressant ! Quand il décide de quitter le collège son père lui écrit :

« nous n'avons quant à nous tes parents aucune remarque ni aucun reproche à te faire. Les goûts pas plus que les dons ne s'imposent ». mars 1939-

- la concubine : une coutume en usage depuis des millénaires. Son père avait une concubine, sa mère en digne épouse de mandarin « sauvait la face », notion primordiale au Viet-Nam. L'enfant, disait la tradition ne devait jamais nourrir le moindre ressentiment contre les auteurs de sa vie.

Mais lui d'ajouter : « Une insidieuse révolte me gagnait ».

- une société cloisonnée: Ses parents étant souvent absents, il aimait se réfugier « au quartier des serviteurs » : c'est eux qui lui racontèrent les légendes de son pays : les faits d'armes de résistance face à l'expansion chinoise et mongole inspiraient poètes, écrivains et conteurs.

Attentif à la vie des serviteurs, il découvrit que chacun vivait dans sa « caste » et qu'un fils de serviteur ne pouvait être lui-même que serviteur.

- le racisme ordinaire : Il fit une expérience qui le marqua à vie : à sa première sortie seul dans la rue il fut giflé par un jeune Français de son âge car il ne lui avait pas cédé la place sur un trottoir étroit. Un acte qu'il ne vécut pas comme une agression raciste mais c'est la honte qui le submergea il s'était laissé faire sans réagir - plus tard face à des supérieurs militaires il s'en souviendra.

« Malgré mon jeune âge, c'était sans doute le début de mon approche des injustices et inégalités ».

II) l'engagement pour la France

En juillet 1939, l'empereur Bao Dai lance un appel afin de recruter 20 000 volontaires pour la France, non comme soldat mais comme main d'œuvre dans les usines d'armement. Il y eut si peu de volontaires que cela se mua en mobilisation forcée.

« chaque famille, généralement paysanne, devait fournir un homme valide pour la mobilisation »

Cela fit l'objet de trafic où les intermédiaires français et vietnamiens monnayèrent dispenses et échanges (un père de 53 ans contre un fils de 20 ans physiquement plus apte à être soutien de famille).

Les jeunes Vietnamiens sachant parler français étaient appelés à encadrer ces milliers de paysans. Thanh s'engage ! Il n'a alors que dix-sept ans.

le récit du voyage, de l'arrivée à Marseille, de l'envoi dans des camps ne fait pas honneur à la France. Les Indochinois furent traités comme des « sous-hommes ».

Enrôlement : les paysans enrôlés de force furent traités comme de futurs soldats et non comme des ouvriers. Paquetages, bérets basques et chaussures montantes pour ceux qui vivent et meurent pieds nus, qui ne portent que des chapeaux coniques. Vareuse et cape en tissus épais par 36° !

2 000 indochinois furent consignés dans la cale du cargo « le yalou » avec interdiction de monter sur le pont. Chaleur, odeurs nauséabondes, infiltration de purin venant de l'étable dans la cale voisine, eau salée pour la toilette, épidémie de galle, pas de médicaments, manque de nourriture et d'eau douce, brimades, exactions... *« nous n'étions que des bêtes... »*

Après un mois de traversée, arrivée à Marseille fin janvier 1940 : direction « Les Baumettes », camp de transit des militaires et de la main-d'œuvre venant d'Outre-Mer. Là encore des conditions inhumaines auxquelles s'ajoutait le froid... pas une goutte d'eau, toutes les canalisations étaient gelées.

La poudrerie nationale de Bergerac ou de St Chamas: A Bergerac : une ancienne caserne, 3 000 indochinois, « le paradis » comparé aux autres endroits... un travail de manutention sans aucune protection des matières nocives. Une promesse de salaires au retour au pays. Ils ne seront jamais versés.

En juin 1940 la « débâcle », la débâcle dans tous les sens du terme : on ne sait plus quoi faire des Vietnamiens. Désœuvrement, sous-alimentation, (les chefs français et leur famille vivaient des prélèvements sur les rations de vietnamiens), maladies, aller à l'hôpital était un voyage sans retour (soins et opérations effectués moins pour guérir que pour tenter des expériences)

Certains désertèrent pour tenter une autre vie ailleurs, ceux qui parlaient un peu le Français ; les autres étaient prisonniers de leur méconnaissance de la langue.... mais il était interdit qu'un vietnamien apprenne à lire et à écrire à l'un de ses camarades !

Avec le gouvernement de Vichy qui ne voulait pas les nourrir à perte, les travailleurs indochinois furent envoyés comme main-d'œuvre bon marché dans des usines, dans les Salines, dans les mines de charbon, dans l'agriculture.

A travers son récit Thanh fait ressortir « le racisme ordinaire », combien les Vietnamiens étaient pris pour des « bêtes curieuses » :

« nous apportions une variante raciale. » dit-il avec pudeur

bête curieuse que des femmes alsaciennes réfugiées à Bergerac déshabillèrent entièrement, examinèrent en s'amusant, rhabillèrent et se sauvèrent en riant. Les Indochinois étaient constitués comme tous les Adams sur terre !

Bête curieuse pour les habitants de Lattes (Hérault) où 200 travailleurs furent envoyés dans une coopérative agricole. C'est là que Thanh rencontrera celle qui épousera secrètement... *« Ce n'est pas possible ! Un tel mélange de sangs différents ne peut donner que des enfants monstrueux »* ou encore à propos de son bébé *« l'innocent petiot qui a paumé ses ancêtres gaulois » !*

Le couple fêtera en 2011 leur 65 ans de mariage

Un autre lieu de honte pour la France : le Centre de redressement de Sorgues destiné aux Vietnamiens protestataires, agitateurs politiques... « aux mauvais annamites ». Un véritable camp de concentration... des pages édifiantes !

Un autre épisode qui paraît aujourd'hui totalement « surréaliste »

Réquisitionnés par les Allemands, une section est envoyée à Toulon en 1944 pour travailler dans la firme allemande Todt. C'est le débarquement Alliés. Les Allemands les font remonter à pied jusqu'à Forcalquier puis fin juin retour à Toulon : allemands et chefs français disparaissent... Les Vietnamiens sont abandonnés, ils errent dans la ville, découvrent un campement d'un régiment américain : en 5mn Thanh et son cousin deviennent GI. Remontée vers le nord - en septembre 44 Vesoul ,St Dié. A Toul sur ordre du GI de Gaulle (tous les ressortissants français devaient retrouver leurs unités) ils sont remis aux autorités françaises mais comme ils ne sont pas militaires ils sont abandonnés dans la nature ! Alors ils rejoignent Marseille par leur propre moyen et réintègrent leur 15° section en janvier 1945.

En 1948, l'État français commença enfin à organiser le rapatriement des travailleurs indochinois. Ce n'est qu'en 1952 que les derniers purent enfin revoir leur patrie, après douze années d'exil forcé. Environ un millier d'entre eux firent le choix de rester en France, le plus souvent parce qu'ils avaient rencontré une femme, et fondé une famille. comme Nguyen Van Thanh.

Je ne vous parlerai pas de la 3ème partie de ce livre où Thanh relate sa vie d'ouvrier de banlieue parisienne au cours des Trente glorieuses car c'est une autre Histoire qui a un grand intérêt mais qui n'est pas le sujet de notre thème.

III) Thanh et le Vietnam - la lutte pour l'indépendance -

Thanh garda des relations épistolaires avec son père en 1939 et 1940. La débâcle en France coupa tout lien avec son pays. En 1947, il reprit contact avec sa mère qui avait passé une annonce de recherche dans un journal catholique à Paris. Il apprit la mort de son père en décembre 1946, dans une prison du Viet-minh, condamné à 20 ans d'emprisonnement, accusé de collaboration avec l'ancien régime (il était alors préfet). Il mourut à peine un an plus tard, empoisonné, à l'âge de 48 ans.

Thanh écrit à ce sujet : « *j'éprouvai une immense douleur de fils, mais j'acceptai l'arrestation du mandarin comme un acte de justice universelle* »... « *Je perçus la mort de mon père comme un détail d'une grande cause. C'est le drame de ma vie. C'est sans doute le drame de l'histoire de toute révolution ! Est-il fatal, est-il inévitable qu'il faille tant de 'détails' pour réussir une grande cause ?* »

Au-delà de son cas personnel Thanh explique, sans polémique, les actions des Vietnamiens résidant en France pour favoriser l'indépendance de leur pays et soutenir le Viet-Minh. Ils s'organisèrent, créèrent des commissions de formations politique, syndicale, d'alphabétisation, sportive. Mais des tendances différentes s'opposèrent et se déchirèrent. Quant aux autorités françaises réagirent (arrestations, prison).

La fissure entre les Vietnamiens de France s'accrut avec la signature du traité en septembre 1946 entre Ho Chi Minh et la France qui préconisait un Vietnam libre mais dans le giron de la France. Ho Chi Minh vint à Marseille le 17 septembre 1946 où 5 000 vietnamiens l'écoutèrent figés ... Difficile de croire à un partage entre colonisateur et colonisé !

En février 1975 premier voyage au Vietnam après 35 ans d'absence, 2 mois avant que Saïgon ne tombe aux mains des communistes. Il découvre un pays plongé dans une guerre fratricide depuis 20 ans... rongé par la corruption.

Après la réunification, Thanh raconte comment ses frères et sœurs se retrouvèrent dépouillés de tout ; leur tentative de départ « en boat-people » : l'organisateur, après avoir empoché une grosse somme d'argent communiqua lui-même l'heure et l'endroit de l'embarquement... Les hommes en prison, les femmes surveillées.

Et Thanh de s'interroger « *Pourquoi s'enfuir de son pays pour aller endurer dans un autre la misère, le chômage et surtout le mépris ?* »

Ce sont les souvenirs de ses angoisses, de ses peurs de ses vicissitudes de son parcours initial en France qui le faisaient réagir ainsi, écrit-il.

Dans les années qui suivirent une grande partie de la famille de Thanh choisit l'exil soit en France soit aux USA. Mais sa mère décéda à 96 ans en décembre 1988 à Saïgon.

Lui-même mourut en décembre 2012. Son livre parut quelques mois auparavant...

Il avait rempli sa mission : rendre hommage à ses 20 000 anciens compagnons, ses compatriotes, ses frères... Les faire sortir de l'oubli...

Il pouvait partir...

Pour terminer je vous lis quelques mots de Thanh clôturant son livre .
Volontairement je ne vous ai pas fait son portrait, tel qu'on peut l'entrevoir dans ce long récit... Je me suis attachée à l'Histoire si particulière qu'il a fait revivre.

La souffrance intime de l'exilé qu'est Thanh, ce fut moins son pays que sa famille...
Son exil a provoqué avec elle une incompréhension qui en raison de ses choix politiques et de l'éloignement est devenue un mur infranchissable.
Je le cite : écrit en 1987 à la mort de sa mère :

*« je me résigne à prendre ce que ma famille m'accorde et à m'en contenter pour m'estimer comblé.
Ni mon père ni ma mère ni moi n'avons eu le temps de nous échanger les mots simples d'amour et de tendresse.
Je les avais culpabilisés avec l'intransigeance de mon adolescence. Mon engagement pour la France en 1939 avait été un cri de désapprobation véhémement à leur adresse.
J'avais causé beaucoup de peine à leur conscience de père et de mère.
Je n'aurai plus jamais l'occasion de leur demander pardon de ma conduite rebelle...
J'éprouve un très grand regret et un douloureux reproche à m'infliger pour n'avoir pas su provoquer ou saisir l'occasion de demander pardon à mes parents. »*

Marie-Antoinette

Écoutez la mer
Au pays de mes racines
Marie Cardinal

Il m'a semblé que dans cette ville construite par les pieds noirs, où une croix érigée sur la plus haute colline regarde vers Sidi Ferruch et le pays perdu que, vous l'avez sans doute remarqué, les pieds noirs nomment pudiquement « là bas » sans prononcer le nom de la province chérie, il était normal de donner sa place à Marie CARDINAL qui toute sa vie, a eu en elle le manque de cette terre d'Algérie qu'elle a tant aimée.

Biographie

Marie naît à Alger en 1928. ses parents sont colons dans la Mitidja.

C'est une famille catholique, où les principes moraux pèsent lourd.

On ne se pose pas de question : on est français, on pratique la charité vis à vis des arabes pauvres, mais on reste persuadé de détenir les bons principes et la bonne religion.

Après son bac, Marie vient à Paris où elle passe l'agrégation de philosophie.

En 1953 elle épouse Jean Pierre Roufard metteur en scène et comédien.

De cette union naissent 3 enfants, Benoît, Bénédicte et Alice.

Jusqu'en 1960 Marie et son mari enseignent dans des lycées français à l'étranger, Lisbonne, Vienne, Montréal....

Après une grave dépression nerveuse Marie s'éloigne de sa famille dont elle ne partage plus les valeurs. Elle se tourne vers l'écriture et le journalisme, collabore à divers magazines Elle, L'Express....

Son œuvre abondante comporte 20 romans desquels l'Algérie n'est jamais absente

Citons

1962 « Écoutez la mer » pour lequel elle obtient le prix international du 1^o roman

1975 « Les mots pour le dire » Prix Littré qui est l'histoire de sa psychanalyse

1980 « Au pays de mes racines »

Marie, décédée en 2001, est inhumée au cimetière de Malaucène dans le Vaucluse

« Ecoutez la mer »

Écrit en 1961/62, est un hymne à la patrie perdue où le sang coule rue Michelet, là où Marie est née.

L'auteure y explique cette double appartenance culturelle, la France d'abord où tout est mieux, tellement mieux que ça en devient barbant, un pays de rationalité, de cérébralité, et l'Algérie terre de la jouissance, des odeurs, des chants qui ont bercé l'enfance de la petite fille. Et puis bien sûr, il y a la mer omniprésente.

« *La montagne du Chenoua a toujours clos l'horizon de mes plages, Sidi Ferruch, Zéralda, Douaouda, Tipasa* » écrit M C dans un autre livre où elle raconte son retour en Algérie après l'indépendance, « *Au pays de mes racines* ».

Et les noms de ces plages sont comme une litanie, comme des grains de chapelet, les perles d'un collier qui ceinture la côte nord du pays algérois.

Dans « écoutez la mer » elle raconte son amour pour un allemand, Karl, un être qui est un peu l'antithèse de cette méditerranéenne, spontanée, vif argent alors que Karl est comme sa ville natale, Hambourg, ville froide, triste et grise...Et pourtant, paradoxalement, c'est son amour pour Karl qui lui fait retrouver son pays perdu avec ses parfums de lauriers roses et de couscous, son soleil impitoyable et ses musiques rythmées par les derboukas et la petite flûte des bergers de la ferme.

Et quand Karl l'abandonnera (juste au moment où la France abandonne l'Algérie) ce sont les parfums de son pays qui la sauveront du suicide.

Bernard Pivot a qualifié M C « *d'exilée absolue* » et il est vrai que chacun de ses ouvrages reprend sans cesse ce thème du pays natal et ce pays n'est pas la France !

« *Je suis une fille d'Algérie j'ai des rapports difficiles avec la France* » dit -elle.

C'est sans doute aussi pourquoi elle adoptera à la quarantaine la nationalité canadienne, pays où elle a longtemps vécu. Elle disait aimer les québécois, eux aussi des colonisés dans leur propre pays, par la présence obsédante des anglo saxons et par tous les systèmes répressifs mis en place, la bourgeoisie, l'église, les valeurs patriarcales et paternalistes.

Je voudrais terminer en vous lisant quelques passages tirés d'« Au pays de mes racines ». Marie a décidé de partir pour Alger, et elle s'interroge sur ses motivations

« Nécessité de partir là bas. D'y retourner.

Là bas, l'Algérie, Alger. Pourquoi ?

Ce ne sont pas les maisons que j'ai habitées qui m'attirent. Non, c'est quelque chose qui vient de la terre, du ciel, de la mer, que je veux rejoindre, quelque chose qui, pour moi, ne se trouve que dans cet endroit précis du globe terrestre. »

Vivre ailleurs cela a changé pour moi le sens du mot vivre. Depuis que je ne vis plus en Algérie il n'y a pour moi que labeur, vacuité, luttés. Il n'y a plus d'instant où je sois en parfaite harmonie avec le monde.

A qui appartenait la terre d'Algérie avant la conquête ? Étant petite, je ne me posais pas la question. Cette terre était à moi, c'était chez moi pour toujours.

Le pays c'était ici, l'avenir c'était ici. La métropole était très loin. Pour les guerres on lui donnait un coup de main, un fameux coup de main, c'était la moindre des choses. Après, on rentrait au pays. C'était pas plus compliqué que ça. Et Inch Allah !! »

Annie

Dans la mer il y a des crocodiles

Fabio Geda

L'auteur est né en 1972 à Turin où il vit toujours. Éducateur auprès d'émigrés, collaborateur de *La Stampa*, il a publié deux romans avant d'entendre Enaiatollah Akbari raconter son histoire il y a quelques années au Centre interculturel de Turin. Bouleversé par son récit, séduit par son authenticité, il prend le soir même la décision de bâtir un livre à quatre mains. Depuis sa sortie en avril 2010, « *Dans la mer il y a des crocodiles* » s'est vendu à près de 200 000 exemplaires en Italie.

Il s'agit de l'histoire d'un petit garçon afghan Enaiatollah, de l'ethnie les Hazaras (chiïtes) persécutée par les Talibans et les Pachtounes (sunnites). Son père quelques années avant est mort assassiné dans son camion qui a été volé avec toutes les marchandises commandées et achetées pour les pachtounes en Iran (chiïte). Maintenant qu'il a dix ans ou 11, il ne sait pas que les Pachtounes le recherchent pour lui faire payer la dette du père en le réduisant en esclave. C'est ainsi et à l'insu de l'enfant que sa mère le conduit et l'abandonne au Pakistan pour qu'il puisse vivre libre. Le livre est le récit de 5 années d'errance : 1 an au Pakistan, 3 ans en Iran et une année pour rejoindre l'Italie en passant par la Turquie.

C'est un récit (écrit à 4 mains) à la première personne : Enaiatollah, 10 ans après le départ de l'enfant d'Afghanistan.

Il se retrouve ainsi seul au Pakistan, sa mère est repartie tôt le matin sans l'en avertir mais non sans lui avoir fait promettre 3 choses la veille au soir :

La 1ère : promets-moi de ne jamais prendre de drogues : promis

La 2ème : promets-moi de ne jamais utiliser d'armes ou d'objets pour frapper : promis

La 3ème : promets-moi de ne jamais voler de ne jamais escroquer personne de te montrer accueillant et tolérant envers tous : promis.

Il va ainsi rester à Guetta au Pakistan dans la maison d'hôte où il est arrivé, rendant de menus services pour pouvoir dormir et manger. Il va se rapprocher alors de la communauté afghane jusqu'à ce qu'il rencontre quelqu'un qui lui propose un petit travail rémunéré. C'est avec cet argent et la rencontre de passeurs qu'il va partir en Iran, trouver à travailler, le bâtiment, la carrière de pierre. Sans papier, il sera ramené deux fois en Afghanistan mais chaque fois il va trouver le moyen de revenir en Iran.

En réalité les passeurs les amènent où ils veulent, et touchent leurs paies pendant 4 mois... L'accord est passé entre les passeurs et les entrepreneurs, la clandestinité rend les clandestins complètement dépendant de ces accords.

Il va rester 3 ans en Iran en changeant de ville de Ispahan à Qom, puis il va partir en Turquie. Il va ainsi traverser à pied la nuit, en dormant le jour.

A Téhéran le trafiquant leur avait dit qu'ils devaient marcher 3 jours et 3 nuits en réalité ils sont arrivés à la frontière turque le 26ème jour. Au départ ils sont 77 répartis par ethnies : afghans, kurdes, Irakien... ils n'étaient plus que 65, 12 disparus en silence. Le voyage à pied a encore duré 2 jours. Puis 4 jours à attendre dans un hangar pour clandestins : enfin de nuit ils ont été chargés dans un camion à double fond, « cinquante centimètres pour nous asseoir les bras autour des jambes et les genoux près de la poitrine, la tête calée entre les genoux », 2 bouteilles, une pleine et une vide pour l'urine. Le voyage a duré 2 jours, sans sortir, sans manger...

A Istambul il va rencontrer un groupe d'enfants, lui est le plus grand il doit avoir 15 ans. Ces enfants ont décidé de partir vers la Grèce ; il les persuade de partir avec eux : il sait quelques mots d'anglais et un peu nager. Un passeur va les conduire en voiture jusqu'à une ville pas loin d'une île grecque. Ils vont finir par traverser non sans perdre l'un des leurs qui va se noyer et arriver en Grèce en ayant tout perdu, en slip. Il va avoir la chance de sa vie. Alors qu'il est seul, une vieille femme va lui donner à manger, lui permettre de se laver et lui donner des vêtements propres le conduire au bus qui l'emène au bateau pour Athènes et lui remettre un billet de 50€. A Athènes c'est la préparation des jeux olympiques, les travaux sont en retard et il y a besoin de main d'œuvre pour construire piscines, équipements, jardins.

Après cela il veut partir, il connaît quelqu'un qui a émigré en Italie, il ne sait pas où mais il veut y aller. Il essaie de se glisser dans des camions, mais finalement il va se faufiler dans un conteneur ; il se retrouve dans un cargo qui va débarquer à Venise. Là aussi il va trouver un jeune italien qui va l'aider et lui donner un peu d'argent. Il prendra un train pour Rome où il a une adresse où se rassemblent les émigrés qui arrivent dans le pays.

Il finit par trouver le téléphone de l'ami afghan qu'il savait en Italie, il est à Turin où une famille italienne qui va l'héberger et lui permettre d'étudier. A ce moment là, après 8 ans, enfin, il va reprendre contact avec sa mère.

Un livre de la vie d'un garçon dont l'enfance se termine à 10 ou 11 ans, le jour où il n'a plus de mère pour le guider où il faut qu'il prenne des décisions pour lui, où la communauté afghane va lui servir de parents non bienveillants bien souvent.

Un livre où le rôle des passeurs met en jeu la survie : ils ne peuvent s'en passer, il faut des gens qui connaissent le pays, la langue, les combines et ce sont les mensonges bien sûr, ils partent à pied pour 3 jours, ils en passeront 26 entre Téhéran et la frontière turque.

C'est un récit sur la peur de mourir, très souvent, en particulier sur le pneumatique en mer, la peur d'être pris par la police et d'être torturé : il ne le sera pas, mais il connaîtra les postes de police. Il rencontre d'autres jeunes afghans comme lui, parfois ils sont devenus des amis, mais le choix de ce que chacun veut faire est profond et ne résiste pas à l'amitié, et la plupart du temps il est seul. Il se rend compte aussi qu'être seul est parfois payant, en particulier quand il va rencontrer cette vieille femme grecque qui va lui donner à manger, l'habiller, lui donner de l'argent. C'est le cas aussi quand ce jeune italien à Venise va lui permettre de rejoindre Rome. C'est enfin la chance immense de trouver une famille italienne qui va lui permettre de faire des études et d'obtenir un permis de séjour.

Un récit vivant, sans rancune, la survie avant tout, la peur mais la prise en main de soi.
« Comment on trouve un endroit pour grandir, Enaiat ? Tu le reconnais parce que tu n'as plus envie de t'en aller. Bien sûr il n'est pas parfait. Ça n'existe pas un endroit parfait. Mais il existe des endroits où, au moins personne ne cherche à te faire du mal »

« Un jour j'ai lu que le choix d'émigrer naît du besoin de respirer »

Cécile